

CLÉMENCE ROYER

UNE SAVANTE

« Presque un homme de génie », a dit Renan de Clémence Royer. « Magnifique penseur », l'appelait Clemenceau. Et lors de la cérémonie organisée en 1930, à la Sorbonne, pour le centenaire de sa naissance — cérémonie patronnée par Raymond Poincaré, Edouard Herriot, Aristide Briand, Louis de Broglie, Paul Appell, Emile Borel, Salomon Reinach, Charles Richet, etc... — Paul Painlevé, Paul Langevin et d'autres célébrèrent l'œuvre, les œuvres de cette savante.

Longtemps, son titre principal, même unique, fut, pour un public cultivé, d'avoir traduit Darwin. Elle avait en 1865 introduit en France *l'Origine des Espèces par voie de sélection naturelle* ; une préface considérable, qualifiée de « terrible », complétait, élargissait la pensée du naturaliste et physiologiste anglais, poussait à fond ses déductions et hypothèses. De nombreuses Notes anticipaient sur les recherches de certains savants et quelques-unes réfutaient des thèses hasardeuses. Ces remarques, ces commentaires étonnèrent et même épouvantèrent un peu Darwin. Le biologiste allemand Haeckel en tira — sans le dire — ses principes essentiels (1).

Quelques années auparavant, en 1860, un concours ayant été ouvert par le canton de Vaud, au sujet d'une réforme de l'impôt, Clémence Royer, avec un volumineux manuscrit publié ensuite en deux volumes, intitulé *Théorie de l'Impôt ou la Dîme sociale*, avait remporté le prix concurremment avec le doctrinaire, sociologue célèbre, Proudhon. Curieuse ironie du sort, car Proudhon avait fait paraître en 1858 *De la Justice dans la Révolution et dans*

(1) Haeckel, *Histoire de la Création universelle* ; 1867-68.

l'Eglise où, pour insuffisance cérébrale, il bannissait la femme de la Cité intellectuelle et la ravalait au rôle de « Ménagère » ou de « Courtisane » (1)

Clémence Royer avait alors la trentaine. Elle était née à Nantes d'une mère bretonne et d'un père normand, officier légitimiste. Compromis lors de l'insurrection royaliste de 1832, avec le titre d'intendant militaire dans l'armée de la duchesse de Berry, condamné à mort, ce père se cache à Prague, lieu d'asile de Charles X, puis en Savoie où sa femme avec leur enfant le rejoint, après arrêts à Paris, Lyon, Chambéry, Chamonix, Genève. En 1835, les passions politiques étant apaisées, Royer rentre en France, se constitue prisonnier, est jugé, acquitté. Il s'occupe d'inventions, se ruine à demi et se retire au Mans avec sa famille. Il la ramène, un peu plus tard, à Paris. Mais aigri, il se fixe dans son village et meurt sur une route où les aboiements de son chien attirent des promeneurs. Il ne laisse presque rien à sa femme et à sa fille âgée de dix-neuf ans. Démunie d'argent, celle-ci constate qu'elle ne l'est pas moins de savoir.

Elle était restée dix-huit mois au Sacré-Cœur du Mans et en était sortie avec des scrupules et un mysticisme outrancier qui avaient éteint sa vivacité naturelle, car elle était bavarde, remuante, pétulante. Le temps vint à bout de cet assombrissement. Mise dans la situation de ne compter que sur soi, ayant repoussé le mariage d'intérêt comme solution, que faire ? Ses connaissances superficielles ne dépassaient guère le programme de Chrysale. Elle savait un peu de ceci, un peu de cela, était bien loin des « clartés de tout » consenties par Clitandre. Mais elle brodait, dansait à merveille et, comme on disait, « touchait » du piano. Bien faibles cordes à un arc très mince. La jeune Clémence se mit à l'étude, reprit tout à la base, la grammaire, le calcul, l'histoire... Elle aurait été mille fois découragée s'il n'y avait eu en elle cette vigueur d'élan qui brise les obstacles. Peu à peu, elle se sentait, pourrait-on dire, « appelée », sollicitée par un destin qui l'élèverait hors du médiocre. Ainsi qu'elle l'a confessé : « A vingt ans, je devenais ».

(1) « Ménagère » est ce qui lui plaît infiniment. Voici son hymne de nouveau marié : « Le grand plaisir que j'éprouve est de manger de la soupe faite chez moi, par une femme à moi, dans une cuillère à moi ». Cuillère, femme, soupe, tout est sur le même plan, sans accorder un petit privilège à la femme nécessaire pour faire la soupe. Et, la soupière sur la table. Proudhon ordonnait : « Femme, à la cuisine. »

N'a-t-il pas écrit, parmi ses prohibitions de *gynophobe* : « Si j'avais le droit de la Force, la femme n'aurait jamais le droit de toucher une plume. » Voir ses réquisitoires contre Mmes de Staël, Rolland, George Sand, illustrant son axiome : « L'homme est à la femme dans la proportion de 3 à 2. »

En deux années, elle conquiert les diplômes qui lui donnaient licence d'enseigner.

Elle accepta une place de professeur de français et de musique dans un pensionnat du pays de Galles, ce qui lui permit de se familiariser avec la langue et la littérature anglaises. Puis, en Touraine institutrice intérimaire dans un vieux château, elle découvrit, cachés dans le creux d'un mur, les Encyclopédistes, des moralistes, des critiques, qui l'incitèrent à reviser certaines de ses façons de voir et à penser par elle-même. Apprendre devint une passion. Elle se livra aux joies de l'étude, à l'ivresse de pénétrer plus avant dans le royaume illimité des Lettres et des Sciences. L'idéal républicain de Lamartine et de Michelet la touchait profondément. Elle devait soutenir des luttes avec son entourage. On l'appelait « esprit fort », terme péjoratif prononcé avec dédain. Sa vocation parlait haut déjà, elle prit une résolution héroïque, rompit avec la vie de famille. Elle choisit de s'expatrier en Suisse, dans ce pays de liberté et de grands paysages, dont sa petite enfance avait eu le spectacle et dont elle gardait, peut-être, la nostalgie.

Munie d'un mince pécule, dont elle distrait une partie en passant par Lyon, pour secourir les victimes d'une inondation du Rhône, elle s'installe à Lausanne. Son talent de brodeuse l'aide à payer un loyer de 0,50 par jour. Puis, désirant le silence et la solitude, elle se retire dans les Monts de Cully, à Praz-Perez, où une ferme l'héberge pour 20 francs par mois. Elle y a une humble chambre au mobilier sommaire. Elle y vit de lait, de légumes, de vieux lard, vêtue en paysanne vaudoise. Et la voilà, satisfaisant son appétit intellectuel, mordant à même les systèmes philosophiques, les théories sociales, économiques, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, l'astronomie, la paléontologie. Les ouvrages par centaines prennent le chemin de sa cellule d'anachorète. La bibliothèque circulante de Lausanne a conservé la liste de ses emprunts. Elle lit Montaigne, Rousseau, Voltaire, Kant, Cousin, Byron, Chateaubriand, Guizot, Humboldt, Juvénal, Tacite, Saint-Simon, Fourier, le *Bagavat-Gita*, le *Zend-Avesta*, les lois de Manou, Dante, Schiller, Malebranche, Descartes, Geoffroy Saint-Hilaire et bien d'autres. Grâce à des facultés mentales et à des dons d'assimilation surprenants, elle amasse les connaissances les plus variées qui se classent avec ordre dans sa mémoire extraordinaire, et qui fortifient en elle des conceptions qui la mèneront peu à peu à des doctrines personnelles, sur la vie, sur l'univers.

En songeant à la futilité des éducations féminines, elle veut essayer d'éclairer un peu les dames de Lausanne, et elle inaugure à leur intention un cours de logique. Sa parole claire et chaleureuse lui attire des auditrices. Un certain snobisme s'en mêlant, on lui demande des conférences à Genève, à Neuchâtel, à la Chaux de fond, à Morges, à Locle. Elle provoque la discussion et il va de soi que tout le monde n'approuve pas une de ses thèses, l'apologie de Lamarck, ce naturaliste français que devait éclipser l'Anglais Darwin, mais qui formula le premier les lois qui sont à la base de la théorie transformiste, laquelle ébranlait bien des traditions. Apparenter l'homme, roi de la Création, et qui pense, aux animaux supérieurs, parler de la sélection qui arrive à produire ceux-ci en partant du protozoaire, ce n'est pas du goût de tout le monde. Un pasteur déclarera que Clémence Royer était la seule femme qu'il ait eu jamais envie de battre et, des années plus tard, un anti-darwinien écrivait qu'il faut « jeter à la mer cette impie ». Clémence Royer estimait ces propos énergiques préférables à des madrigaux.

Découvrir les lois qui président aux transformations indéfinies de l'univers, telle lui paraissait être la fonction la plus noble de la créature pensante. Elle s'y est adonnée avec une ardeur qui, pour demeurer rigoureusement méthodique, n'en eut pas moins par son feu constant, un caractère lyrique, une sorte de vibrante poésie. C'est ce qui lui fit jeter le cri de l'âme que l'on surprend dans cette déclaration : « Savoir, aspiration immense de l'esprit, désir inassouvi de connaître, je te salue. Toi seul dois être l'amour infini, la passion sans terme, l'attrait qui ne s'use pas, la soif que rien n'étanche, la faim que rien n'apaise et, cependant, le breuvage qui étanche toute soif, le pain qui rassasie l'âme, l'amour qui tient lieu de toutes les amours, ô Science ! ô Vérité ! ô Raison ! vous êtes mes dieux, je vous adore. »

Un tel enthousiasme, cette sorte de délire sacré qui se manifestait par un labeur de tous les instants, lui dicta d'abord un roman : *Les Jumeaux d'Hellas*, suite d'aventures idéo-historiques, et d'un romantisme parfois byronien qui obéit aux règles du genre en choisissant Naples pour décor. D'une sève robuste, d'une affabulation touffue, trop arborescente, mais pathétique, d'un style solide, narratif avec des éclats oratoires, nombre de problèmes de morale, de sociologie y sont examinés, et certaines lois et mœurs oppressives critiquées. Ecrit en 1859, ce roman de mille pages fut imprimé à Bruxelles. Jugé subversif en France par la censure

de Napoléon III, la vente n'y fut pas autorisée. Il ne trouva grâce qu'après la chute de l'Empire. Il n'existe plus aujourd'hui que dans de très rares bibliothèques.

A Gand, où elle s'était rendue pour assister à un Congrès de l'Association internationale des sciences sociales, elle rencontra l'économiste, ami d'Arago, Pascal Duprat, dont elle devint la compagne. Ce cerveau viril ne vivait pas aux dépens du cœur. Elle connut l'amour dans une union de vingt ans telle qu'elle la concevait, près d'un homme dont on « partage toutes les pensées et auquel sans crainte » une femme « peut dire toutes les siennes ». Elle connut aussi les joies de la maternité.

En 1868, après trois ans de séjour à Florence, elle est à Paris et y complète ses commentaires à sa traduction de Darwin par deux ouvrages : *Les Origines de l'Homme et des Sociétés*, où elle développe de plus près les conséquences de la doctrine transformiste, et une *Histoire de la Philosophie de l'Evolution* qui obtint, à l'Académie des Sciences, en 1882 seulement, la partie importante du Prix Crouzet.

Deux membres de la Société d'Anthropologie — fondée par Broca — Quatrefages et Gavaret, proposèrent l'admission de Clémence Royer. Cela parut à d'autres assez choquant, révolutionnaire, saugrenu, aucune femme n'appartenant à l'un des groupes scientifiques de Paris. On n'était pas loin de l'époque où le recteur refusait de signer le diplôme de la première bachelière, reçue brillamment, sans en référer au ministre. Celui-ci, Roulant, suffoqué, s'écria : « Vous voulez donc ridiculiser mon ministère ! » Mais les préventions à l'égard des femmes jouaient difficilement contre la commentatrice de Darwin et l'auteur de sérieux travaux remarquables. Après quelques tiraillements, elle entra dans l'aréopage. On devait s'en féliciter comme eut l'occasion de le faire publiquement le réputé anthropologiste Charles Letourneau : « Pendant vingt ans, précisa-t-il, Mme Clémence Royer nous a donné une collaboration des plus fructueuses pour notre science, des plus honorables pour elle. Je ne saurais même penser à énumérer toutes les discussions où elle a apporté le levain de ses aperçus, toutes les communications originales dont elle a enrichi nos publications. Plus affranchie que ses collègues du sexe fort de toute doctrine d'école, elle a maintes fois accéléré la marche trop compassée de certains de nos débats en y projetant un jour nouveau. »

Il faudrait un volume pour analyser, même succinctement, ses principaux livres, comme il faut presque une colonne de journal pour la liste de ses mémoires, rapports, discours, dont un certain nombre restent à publier. Voici quelques titres, pris au hasard, pour montrer l'étendue de ses connaissances, les démarches en différentes directions de ses inlassables curiosités : *Zoroastre et les Migrations aryennes*, *Essai de géographie quaternaire*, *Les Ages préhistoriques*, *Le Bien et la Loi morale*, *De la nature du Beau*, *La Chaleur centrale*, *Le Lac de Paris*, *Ethno-sociologie*, *Téléologie éthique esthétique*, *L'Assistance publique dans les campagnes depuis 1789* (récompensé par l'Académie des Sciences morales en 1887). Elle a abordé la question de la dépopulation de la France, de l'enseignement, etc, etc...

Origine des êtres, origine de la vie et de la pensée, ce problème des origines est sa préoccupation majeure qui l'induisit à chercher une explication de l'univers. Son ouvrage capital est une cosmogonie : *La Constitution du Monde*, in-octavo de huit cents pages, qui parut en 1900 et résume toutes ses méditations, toutes ses hypothèses, toutes ses conclusions. *Dynamique des Atomes*, tel est le sous-titre. En effet, sa thèse faisait de l'atome, qui n'était pas celui de Démocrite, le moteur du monde. Et son atome à elle, n'est pas non plus celui de cette physique nucléaire qui contient pour nous tant d'affreuses menaces et tant de possibilités merveilleuses. Ce n'est pas l'atome à protons, neutrons, électrons, mais un atome fluide, élastique, compressible, expansible qui substituait à la loi d'attraction une loi universelle de répulsion. Les mondes se tiendraient en équilibre, non par le principe de la gravitation newtonienne, mais par celui d'une force d'expansion, l'expansion de chaque atome étant limitée par celle des atomes voisins (1).

Clémence Royer a-t-elle mesuré, dans leur étendue, les conséquences morales, philosophiques, psychologiques de sa conception du Cosmos ? Par ce désir de dilatation, par cette sourde volonté de *vouloir être*, de *vouloir devenir*, toutes choses seraient en perpétuel état d'affirmation de soi, d'aspiration à une puissance qui tendrait au triomphe du plus fort, mais qui peut-être aussi assurerait d'heureuses sélections. Comme les vrais savants, Clémence Royer ne songeait pas à faire de la science une servante ou une

(1) Pour d'amples explications sur cette théorie, voir Albert Milice : *Clémence Royer et la doctrine de la vie*, 1 vol.

associée de la morale et elle était certainement convaincue qu'une humanité vraiment civilisée, vraiment consciente ne ferait servir la science qu'à des fins bienfaisantes.

La Constitution du Monde apporte des vues sur le processus vital, le phénomène des marées, la formation des nébuleuses, l'évolution des astres, le passé de la terre, son avenir, celui du système solaire. Le livre finit bien, du moins pour notre soleil. Contrairement au triste destin d'extinction envisagé, Clémence Royer lui promet une carrière de plus en plus brillante puisqu'elle prédit une chute des satellites sur les planètes et des planètes dans le foyer solaire, dont ces apports de combustible centupleraient l'embrasement pour d'incalculables millénaires. Cette *Constitution du Monde* rejoindra, a déjà rejoint toutes celles qui se sont succédé depuis l'antiquité, qui ne sont plus que des curiosités historiques si elles ne sont pas plutôt littéraires, comme le *De natura rerum* de Lucrèce.

Mais l'élaboration d'un système, dans n'importe quel ordre d'idées, est la plus haute opération de l'intelligence humaine quand un système n'est pas, comme dit Renan « une épopée sur les choses » (1). Et si celui de Clémence Royer ne tient pas devant les découvertes de la radio-activité, de la mécanique ondulatoire, de l'énergie atomique, de la relativité, il n'en est pas moins dû à de profondes facultés d'induction liées à un puissant esprit de synthèse. Ne comptant pas plus que les anciens célèbres traités de cosmogonie qui s'échelonnèrent au long des siècles, pour être abandonnés, l'ouvrage de Clémence Royer est admirable *en soi* et propre à ne pas laisser dans l'oubli sa mémoire.

* * *

Cette autodidacte appréciée hors de notre pays, n'arrivait pas à prendre rang parmi les représentants de la science chez nous. Par dessus son tort d'être femme, elle avait celui d'avoir la pensée la plus intrépidement indépendante. Pauvre, toute à sa tâche, elle était inapte à se créer d'utiles relations. Ses mémoires, ses essais allaient s'enfouir dans des archives académiques sans qu'on en prit connaissance ou bien leurs prémisses et leurs conclusions offusquaient une certaine orthodoxie.

(1) *Avenir de la Science.*

Elle vieillissait isolée, méconnue, attristée, lorsque, en 1897, un article du normalien, agrégé des lettres, sociologue, apôtre de causes généreuses, Léopold Lacour, dans le journal *l'Événement*, attira l'attention sur elle. Un banquet s'organisa. En velours noir, elle entra dans la salle du Grand Hôtel, au bras de son fils, le capitaine René Duprat (1) où l'attendaient trois cents convives qui l'acclamèrent, auxquels s'associèrent, par des adresses, d'illustres contemporains des corps savants de France et de l'étranger. Voici comment s'exprima l'Université nouvelle de Bruxelles : « Forte du plus vaste savoir encyclopédique, embrassant à la fois dans vos études les sciences physiques, biologiques et la sociologie, vous avez affirmé notre foi constante et exclusive dans l'efficacité des méthodes purement positives mais toujours éclairées et réchauffées à la flamme de ce foyer ardent que tout vrai penseur porte en lui-même, l'amour pur et désintéressé de l'humanité. Vous êtes la digne continuatrice des Encyclopédistes. » Le président de la cérémonie, l'économiste Emile Levasseur, caractérisa l'intelligence hardie de Clémence Royer : « Vous marquez dans toutes vos œuvres votre empreinte avec une netteté et une franchise que n'intimide aucune conséquence de la pensée. Ce qui m'y paraît particulièrement remarquable, c'est la virilité de votre esprit. »

Avec émotion et dignité, sans affectation de modestie, elle dit merci à ceux qui la « ressuscitaient d'entre les morts » et lui donnaient son « Capitole ».

Elle allait trouver bientôt ce qu'elle avait tant souhaité : une tribune. Cela lui fut offert au journal quotidien d'information, *la Fronde*, créé par Marguerite Durand, dirigé, rédigé, administré, composé par des femmes. Bien que fidèle à ses austères spéculations, Clémence Royer n'avait jamais été indifférente aux mouvements politiques et sociaux.

En 1876, elle avait, sous l'anonymat, publié une *Lettre d'Opportune Fervent à Mgr. d'Aire* (le Cardinal Lavigerie) où elle démontrait au prélat, s'aidant de textes empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament, que le régime républicain n'est en désaccord avec aucun des principes des Ecritures. Le cardinal, esprit ouvert, fut intéressé par ce pamphlet, d'ailleurs très respectueux dans la forme. Il le fit connaître à Léon XIII.

(1) Officier très estimé, homme de valeur. Il mourut à Hanoi, quelques mois après sa mère, d'un mal contracté au cours de fouilles exécutées pour l'établissement d'une voie ferrée au Yunnan.

On avait plusieurs fois sollicité pour elle la croix de la Légion d'honneur sans l'obtenir. Enfin le Président Loubet fut favorable et, des mains de Georges Leygues, ministre alors de l'Instruction publique, elle reçut, au cours d'un nouveau banquet, l'insigne endiamanté offert par la directrice et les rédactrices de *la Fronde*. « Les premiers diamants que j'ai possédés », sourit gentiment la nouvelle légionnaire, appelée par le ministre « l'un des esprits les plus nobles et les plus robustes de ce pays », et par Léon Bourgeois « la femme illustre dont le génie encyclopédique fait, dans l'ordre intellectuel, le plus d'honneur à son sexe et à sa patrie ».

* * *

En 1892, elle avait dû accepter l'hospitalité de la Maison de retraite Galignani, à Neuilly-sur-Seine, où de longues galeries, un peu claustrales, s'ouvrent sur un jardin tout aimable à la saison des roses. Dans sa chambre du rez-de-chaussée, encombrée de livres, flottait une odeur de tabac, car elle fumait — et, faut-il l'avouer ? — la pipe, dépassant ainsi le scandale du cigare de George Sand. Nos fumeuses de cigarettes lui jetteront-elles la pierre ?

Un peu tassée, un peu cassée, elle recevait ses visiteurs blottie dans un fauteuil. Ses petites mains agiles, parlantes, sortaient des manches d'une houppelande monacale. Sa conversation était vive, aisée, émaillée d'aperçus lumineux, traversée de boutades sans aigreur, sans pessimisme, bien qu'elle fût persuadée que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sa philosophie n'en était pas moins celle de l'espérance. Après exploration des siècles lointains de la préhistoire et des âges qui suivirent, n'est-elle pas forcée de constater les progrès de la conscience humaine, de croire en une loi de perfectibilité qui régirait notre espèce ?

Elle accueillait les jeunes avec bienveillance, donnait moins de conseils qu'elle n'essayait d'apprendre quelque chose d'eux. Apprendre ! toujours apprendre !... Elle n'avait jamais l'air d'une inspirée sur son trépied. Mais elle aimait avant tout la discussion avec un de ses pairs. Elle s'amusait à des passes d'armes verbales, stimulait le contradicteur, affairait de s'échauffer soi-même. Et on se battait à coups d'arguments et de citations, dans cette euphorie platonicienne qui considère le pour et le contre, l'endroit et l'envers. Le regard de Clémence Royer s'illuminait, pétillait.

D'ordinaire ses yeux bleus de Bretonne gardaient, eût-on dit, le reflet de ces horizons marins qui semblent recéler les mystères de l'infini. Son front spacieux, son crâne sphérique annonçaient la ténacité de la race, pouvant aller jusqu'à l'extrême des résolutions les plus fermes. Cette brachycéphalie signifierait, d'après les phrénologues, la possibilité d'intenses activités cérébrales, de force nerveuse, non dans l'agitation, mais dans la résistance.

Un portrait la représente jeune fille, au temps où elle aimait le bal, son visage rondlet, pourtant déjà grave, entre des bandeaux à la vierge. Un gros bouquet fleurit son corsage d'étoffe légère. On l'a aussi en femme de trente ans ; son regard indique un repliement sur soi-même, presque de l'indifférence à ce qui n'est pas le mouvement de la vie intérieure ; la physionomie dénote l'absence d'orgueil et de la bonté. Le Musée de Nantes possède une toile d'Angèle Delasalle où apparaît le vieillissement d'un être fatigué par les mécomptes, les épreuves de la vie, usé par des excès de veilles. Entre les sourcils s'accuse la ride des longues concentrations de la pensée. Autour de la bouche, un pli qui n'est pas celui de l'amertume mais de la résignation. De la même artiste on a un crayon réaliste, émouvant : la morte. Un mouleur prendra l'empreinte de la face à la peau plissée, donnant aux traits plus d'âge que leur âge, bien qu'ils soient détendus dans la sérénité du sommeil sans fin (1). Clémence Royer a eu la gloire de la caricature dans les *Hommes d'aujourd'hui*, feuille qui connut une assez durable vogue.

A la Sorbonne, un palier de l'escalier d'honneur est dominé par un grand tableau de Chartran : une foule masculine écoute debout, dans un amphithéâtre de l'Observatoire, une leçon d'Arago. En arrière, une seule auditrice que signale une capote rose, genre « cabriolet », selon la mode de l'époque. C'est Clémence Royer. Le peintre, très probablement, a triché sur la couleur du chapeau pour mettre une note claire — « amusante », comme on dit dans les ateliers — en opposition avec tant de vestes noires.

Clémence Royer repose au cimetière de Neuilly-sur-Seine, où un long cortège l'avait conduite, en février 1902, sous un tapis de violettes : la discrète et solitaire violette, sa fleur favorite, vraiment son emblème. Paris a donné son nom à une rue, une très courte, étroite, presque invisible rue du quartier des Halles.

(1) Ce masque mortuaire est à la Bibliothèque Marguerite Durand.

Anti-grégaire par nature et habitude, elle n'adhéra jamais à aucun parti, à aucune école. « Je ne me laisserai pas mettre en bouteillé, je ferais sauter le bouchon », déclarait-elle plaisamment. Jusqu'au bout, elle a gardé sa foi en la toute puissance de la raison humaine. Pour elle, point d'*Inconnaissable*, seulement de l'*Inconnu* qui reculait, diminuait chaque jour devant les progrès de la science. Adversaire déterminée d'Auguste Comte, elle ne pouvait supporter l'étroitesse du Positivisme. Vouée au culte de la vérité, elle voulait qu'on la cherchât au fond de son puits et avançait un peu témérairement : « Le plus pressant besoin de l'humanité est la Vérité. » Lorsque le biologiste Jean Rostand eut rendu hommage, avec ses *Hommes de Vérité*, à la vie et aux découvertes de certains savants fameux, quelqu'un lui rappelant Clémence Royer, il se rangea aussitôt à côté de ceux qui honoraient cette savante, dit-il, cette « Femme de Vérité ».

HARLOR.